

## LE SIEGE D'ANVERS

*Le mystérieux et tout puissant compagnon. — Encore et toujours des soldats ivres. — Une grève médicale à l'hôpital de Louvain. — La physionomie de Bruxelles. — J'assiste au bombardement d'Anvers. — La situation de la forteresse devient critique. — Les jeunes Belges s'enfuient pour rejoindre l'armée. — Affreux spectacles dans les trains de blessés. — Les ravages de l'artillerie française. — Une scène odieuse de barbarie à Landen. — Chute d'Anvers.*

Déjà, plusieurs jours avant l'attaque allemande d'Anvers, j'avais annoncé le siège dans mon journal, ayant remarqué les préparatifs faits depuis la prise de Louvain. J'avais même vu les mortiers de 305 autrichiens destinés à détruire la forteresse.

Dès le début du siège, je tâchai de me rapprocher des Allemands ; je partis en auto de Maastricht, passant par Louvain.

A peine avons-nous passé la frontière, que nous rencontrons des militaires belges. La vue du drapeau orange et du mot *Nederland* leur suffit ; ils nous laissent passer librement.

Plus loin, sur la route, nous voyons un civil levant les bras, nous commandant d'arrêter.

Toujours prudents, nous obéissons ! L'homme qui parle très mal le hollandais nous demande de l'emmener jusqu'à Bruxelles seulement ; la circulation des autos est interdite dès Tirlemont. Néanmoins, l'homme désire nous accompagner jusque-là ; pendant le voyage, il s'efforce désespérément de parler le hollandais, ce qui ne lui réussit que piètrement ; chaque fois des mots du plus pur allemand lui échappent. Il nous raconte qu'il s'était réfugié à Maastricht et désirerait ardemment rechercher ses enfants en pension à Bruxelles. Je réponds par un *oui* et un *amen*. Après avoir oublié sa première thèse, l'homme prétend venir de Liège, où des officiers allemands logés chez lui ont eu la bonté de l'autoriser à aller à Bruxelles, pour affaires commerciales.

Quand nous sommes arrêtés par des sentinelles allemandes, l'homme tend par la portière un billet ; les soldats y jettent un coup d'œil, présentent aussitôt les armes et disent : « C'est bien ! passez ». Mes papiers, à moi, ne me servent plus à rien.

Chemin faisant, je lui demande quel est ce mystérieux papier dont il est pourvu ? Il prétend que par l'intermédiaire des officiers logés chez lui le gouverneur de Liège lui a délivré un passeport, ordonnant de le traiter avec tous les égards et de lui permettre également de voyager en train militaire, si l'occasion s'en présentait. A Tongres, nous devons faire viser nos passeports, ce qui coûte 3 marks par personne ; en outre, il nous faut payer 10 marks pour l'auto.

Les soldats postés devant l'hôtel de ville prétendent que la Kommandantur n'est pas ouverte avant trois heures de l'après-midi ; il va falloir attendre ! Mon compagnon sort son papier magique et aussitôt il lui est permis d'entrer ; je lui confie mes papiers, ceux du chauffeur, ainsi que 16 marks, 3 pour moi, 3 pour le chauffeur et 10 pour la voiture.

— Inutile, me dit l'homme, et, après une vingtaine de minutes, il rapporte les passeports signés... sans bourse délier.

Toute la grand'Place est garnie d'artillerie et de soldats, prêts à partir. Le commandant envoie un de ses hommes pour examiner mes papiers et certifie que j'ai dû rencontrer des soldats belges, sur la route.

Evidemment je démens ce fait.

— Ne pouvez-vous donc nous dire si, à Vroenhoven, il y a encore des militaires belges ?

— Non.

— Et à Lanaeken ?

— Je n'en sais rien !

— N'avez-vous rien appris à ce sujet ?

— Non.

Le soldat paraît me croire et me dit que les Allemands sont chargés de chasser l'ennemi du nord-est de la Belgique, et qu'après cela, ils marcheront sur Lanaeken.

Aussitôt que l'homme m'a quitté, je contemple un instant le groupe de soldats et de canons destinés à anéantir ces héros qui, sous le commandement de leur valeureux lieutenant le comte de

Caritat, bourgmestre de Lanaeken, ont rendu la tâche si dure aux Prussiens !

Je me souviens du courageux Dinantais que j'avais rencontré près de Lanaeken, solitaire, aux aguets, et, si j'avais pu écouter mon cœur, je me serais glissé à pas de loup, pour aller le prévenir du danger qui le menaçait.

Soudain, mon mystérieux compagnon me tape sur l'épaule et me demande si nous ne ferions pas bien de poursuivre notre route.

— Mais, oui ! lui dis-je, et nous remontons en voiture.

A Tirlemont, on travaille activement à la reconstruction des maisons détruites ; personne ne se soucie des coups de canon qui sans cesse font trembler ciel et terre ; ce sont les forts d'Anvers qui grondent. Je renvoie l'auto en Hollande et, accompagné de mon camarade de route, je me rends à la Kommandantur, où nous sommes autorisés à prendre place dans un train militaire.

Des trains venant de Bruxelles entrent continuellement en gare. Ils sont remplis de blessés tombés devant Anvers.

Après avoir attendu bien longtemps, nous trouvons place dans un train qui amène de nouvelles troupes dans la direction d'Anvers. Nous entrons dans un compartiment de première, resté vide, mais qui avait plutôt l'air d'un fourgon à bestiaux. Des morceaux de pain, des bouts de papier, des bouts de cigares et des cendres salissent les banquettes ; les portières étaient couvertes de bougie fondue. A une allure de 5 kilomètres à l'heure,

nous parvenons à Louvain, faisant de temps à autre un petit arrêt d'environ une heure afin de laisser passer les trains venant de Bruxelles. L'allure modérée du train était la conséquence d'un acte de courage des Belges qui, quelques jours auparavant s'étaient malicieusement faulfilés entre les postes allemands, et avaient détruit la ligne du chemin de fer près de Lovenjool. Ce village fut alors complètement détruit par le feu, et le curé fait prisonnier.

Avant d'entrer en gare de Louvain, nous eûmes un arrêt de deux longues heures. Je fus réellement ravi d'être enfin débarrassé de mon compagnon de voyage qui, lui, continuait, grâce à Dieu, son voyage jusqu'à Bruxelles, tandis que moi je descendais à Louvain. Comme l'heure de circuler librement dans la rue était passée, je fus accompagné de soldats qui me conduisirent chez les Pères missionnaires du Sacré-Cœur où je trouvai encore un charmant accueil. La nuit était déjà bien froide, et toutes les sentinelles près de Heverlee s'étaient enroulées dans leurs couvertures de laine.

Plusieurs fois, nous fûmes cependant arrêtés ; le mot d'ordre lancé par mes guides coupa court à toutes les difficultés.

— Est-ce encore bien loin ? me demanda un des soldats.

— Non, quelques minutes à peine.

— J'ai soif, et je voudrais bien avoir un verre de bière.

— Oui, lui dis-je, mais tous les cabarets sont fermés!

— Oui, oui, oui, mais demain ils seront ouverts, hi, hi, hi!

Franchement je commençai à croire que la garnison de Louvain était sans cesse sous l'empire de la boisson, car chaque fois que j'avais affaire avec les soldats, toujours ils étaient ivres, ou à peu près.

J'avoue que ce soir-là je me sentis bien heureux de me trouver chez les Pères missionnaires et d'être débarrassé de mes guides, qu'un bon pourboire réjouissait déjà pour le lendemain. Les missionnaires étaient déjà couchés; mais j'eus vite fait de les réveiller et, en moins de dix minutes, je savourai un excellent repas, pendant que les bons Pères se plongeaient attentivement dans les illustrations et journaux hollandais que je leur avais apportés.

Quelques hommes détenus en Allemagne avaient pu rentrer dans leur famille, et, ce qui m'étonna doublement, c'est que cent cinquante femmes détenues plus d'un mois à Munsterlager, rentrèrent dans leur foyer. Mais le « système d'épouvante » allait être de nouveau exercé.

On prit encore de nombreux otages, surtout parmi les prêtres.

La semaine précédente, la population avait craint une nouvelle destruction, car des coups de feu avaient encore été tirés! Fort heureusement, l'enquête ouverte prouva que l'auteur de ces coups

de feu était un soldat allemand; cette fois, il fut sévèrement puni.

Le coup avait été tiré devant le couvent des Josephites.

Une grève des plus bizarres éclata cette semaine à Louvain.

Le directeur de l'hôpital Léon XIII, Dr Tits, fut pris comme otage. Ce fait était trop révoltant : arrêter l'homme qui, jour et nuit, s'employait aux soins des blessés, en majeure partie composés d'Allemands, passait les bornes. Le Dr Noyons, d'accord avec tout le personnel médical de l'hôpital, décida de ne reprendre le service que le jour où le Dr Tits serait remis en liberté! Ce qui fut, évidemment, aussitôt accordé.

Lors de mon dernier séjour, l'homme qui porte la responsabilité de tous les crimes de Louvain : le « général von Manteuffel », avait disparu sans que personne ne pût me dire où il avait passé.

Les nouvelles proclamations étaient signées :

*Sur ordre du Gouverneur général,  
à Bruxelles, le*

ETAPPE, commandant.

Les habitants de Louvain vivaient des jours anxieux, suivant nerveusement les opérations militaires du siège d'Anvers. Ils espéraient tous que la forteresse nationale résisterait longtemps, très longtemps; ils remarquaient cependant que les Allemands ne plaisantaient pas et que cette canonnade était réellement infernale.

Une course à pied d'un jour m'amena à Bruxelles.

J'aurais pu diminuer le voyage de quelques heures, mais je m'étais égaré dans les bois environnants. A un moment donné, je vois un poteau indicateur marquant : Bruxelles, six kilomètres. Je marche, je marche, et ne peux comprendre que ces six kilomètres soient sans fin. Je m'approche d'un second poteau indicateur et vois, à ma grande stupéfaction, treize kilomètres!

Je m'effrayai tellement que je faillis reprendre la mauvaise direction; je concentrai alors tout mon espoir sur une charrette que je vis arriver au loin. Elle servait au ravitaillement de Bruxelles, et, pour cette raison, le voiturier avait été autorisé à circuler sur les routes. A ma demande, il s'arrête. C'était un gros homme vulgaire, qui semblait avoir regardé trop profondément dans son verre. Il ne voulut pas me prendre dans sa charrette : il aurait préféré mourir sur son siège que d'emmener un espion avec lui.

— Je suis Belge, disait-il, Belge, et non un traître... un traître à mon pays!

Tout en m'assurant de son amour pour la patrie, il versait des larmes de bière ou de genièvre.

En tout cas, ses intentions étaient bonnes et sans doute ce brave homme avait cru noyer son chagrin dans son verre.

En d'autres circonstances, je n'aurais pas insisté bien longtemps; mais, exténué de fatigue, je lui montrai tous mes papiers, tâchant de le persuader que j'étais journaliste hollandais! D'après lui, cela n'avait aucune importance, car il pré-

tendit que les Hollandais ne valaient guère mieux que les Prussiens, parce qu'ils avaient laissé passer les troupes allemandes, etc., etc.

Je combattis cette thèse aussi bien que possible, en lui certifiant que, aussitôt la capitale dégagée, le gouvernement belge publierait la vérité.

Je lui appris aussi tout ce que la Hollande faisait pour secourir les réfugiés; ceci parut l'émouvoir, et je pus monter sur le siège.

A chaque auberge, il avait soif, et il me fit comprendre que c'est moi qui devais le régaler.

Remontant sur son siège, il grommelait :

— Oui, mais si tu étais un espion!... Savez-vous... que je te flanquerais... nom de nom...

— Oui, oui! bon... écoute donc... je t'ai pourtant déjà dit que...

— Mais, voyez-vous! Si, pourtant, tu étais... C'est que je suis patriote!...

— Ah! mais, voyons! Ecoutez un peu, regardez mes papiers!...

— Oui, oui!... Ces papiers!... Ils peuvent bien être faux, ces papiers!... Vous savez!... On peut me fausser!... Mais un traître!... Ah! non!... Je préférerais vous flanquer... nom de nom... de nom!!!

Ce langage reprenait de plus belle à chaque cabaret que nous quittions, et je fus presque plus fatigué de parler avec cet homme, que d'avoir fait ma route à pied.

Enfin, je parvins à Bruxelles.

La ville me parut plus animée qu'à ma dernière

visite; le bombardement d'Anvers avait tiré les Bruxellois de leur torpeur apparente.

Des marchands criaient à tue-tête, tâchant de vendre leurs marchandises. Les uns offraient le plan de la forteresse, les autres des épingles de cravates représentant le bourgmestre Max, etc. Chaque Bruxellois portait une de ces épingles, et, bientôt, avant même que je m'en fusse rendu compte, on m'en avait donné une. Les marchands me laissèrent enfin tranquille.

Je constatai que les proclamations allemandes étaient aussi nombreuses que les insignes populaires. Elles étaient, les derniers jours, plus arrogantes les unes que les autres et la lecture en était écœurante. Aussi, la vue d'une proclamation signée du bourgmestre Max était d'autant plus réconfortante. Les proclamations de ce bourgmestre découvraient une grande âme et un caractère ferme pour la défense des droits d'un peuple opprimé.

Dans les rues, on croisait sans cesse des fusilliers marins qui prenaient part au siège d'Anvers, mais qui étaient en permission à Bruxelles. Je trouvais bizarre que ces hommes qui venaient de voir la mort en face pussent ainsi oublier en quelques heures toutes ces horreurs et se divertir avec les femmes les plus vulgaires.

Bien qu'on ne puisse toujours accorder grand crédit à ce que racontent les soldats excités par la bataille, je crois comprendre cependant que la situation de la forteresse devient critique. Une

excursion vers les positions allemandes justifia mes impressions.

J'allai voir les pièces d'artillerie qui avaient réduit Waelhem au silence et qui, déjà, procédaient à la destruction d'autres ouvrages de défense. Toutefois, l'action de ces pièces me parut moins intéressante que je me l'étais imaginé. Je ne pus arriver à découvrir les champs de bataille où l'infanterie répétait sans cesse ses attaques. Les détonations assourdissantes, seules, me donnaient une idée des horreurs qui se passaient autour de moi.

De l'emplacement où se trouvaient ces lourdes pièces, situé environ en face de Waelhem, je pus apercevoir, dans la direction d'Anvers, les colonnes de fumée indiquant les positions de l'artillerie belge, qui répondait énergiquement au feu allemand. Je vis également un mortier 305 autrichien en action. Ce pesant et stupide colosse avançait et reculait sur une voie ferrée, crachant de temps à autre un énorme projectile sur la forteresse menacée. A chaque détonation, on croyait perdre la vue et l'ouïe, le déplacement d'air seul faisait trembler les hommes à grande distance.

Les artilleurs autrichiens étaient équipés pour une guerre dans la montagne, car leurs chaussures étaient pourvues d'énormes pointes en fer. Le service de la Croix-Rouge était parfaitement organisé; les blessés étaient régulièrement évacués dans d'innombrables autos employées à cet effet. Officiers et soldats assumaient la lourde tâche de renverser cette énorme forteresse, avec

le plus grand calme, persuadés qu'elle tiendrait tout au plus encore deux ou trois jours. Des renseignements sérieux m'en convinquirent également, alors que je désirai si ardemment apprendre le contraire. A ce moment les forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine étaient aux mains des Allemands qui se préparaient à l'attaque de la seconde ligne.

Rentré à Bruxelles, je me heurtai à l'opinion inverse. Les Bruxellois optimistes ne voulaient pas admettre les communiqués allemands annonçant leurs succès. La population s'énerma, se racontant sans cesse les succès obtenus par les Alliés. Le tenancier du café *Quatre-Bras*, près de Tervueren, me déclara que les Allemands auraient demandé à la Hollande l'autorisation de placer un gros canon sur le territoire hollandais, afin de pouvoir bombarder plus aisément la forteresse, mais que, cependant, le gouvernement hollandais s'y était opposé. J'eus grand'peine à convaincre l'homme que toutes ces nouvelles étaient sans fondement.

Petit à petit, les consommateurs se multiplièrent; je ne peux dire qu'ils étaient ivres, mais, en tout cas, quelques-uns d'entre eux avaient bu suffisamment, trop même, gesticulant comme des enragés. Ils racontent que les Alliés sont tout près de Bruxelles, et que, à chaque instant, ils peuvent faire irruption dans la ville, que les Allemands sont finis, etc., etc. *Les Vive la Belgique! Vive le roi!* dominant la tumultueuse conversation. Tout à coup, je semble attirer leur attention

et ils me jettent un regard méfiant. L'un d'eux me demande :

— Qui êtes-vous ?

— Un journaliste hollandais qui tâche de recueillir quelques nouvelles à communiquer à son journal.

— Quoi ? Hollandais ! Hollandais ! Vous êtes tous des traîtres ! Vous complotez avec les Prussiens. Mais nous ne craignons ni Hollandais, ni Prussiens !

Ils se pressent, menaçants, autour de moi. Je comprends que la situation devient critique pour moi.

Je saute, furibond, sur une chaise, et leur dis :

— Quoi ! Qu'osez-vous dire ? Que les Hollandais complotent avec les Prussiens ? A-t-on jamais vu ! Voulez-vous que je vous raconte un fait ? Les Allemands ont demandé l'autorisation de placer un seul canon de 420 sur notre territoire afin de bombarder plus aisément Anvers et le gouvernement hollandais s'y est nettement opposé !

— Des mensonges, des racontars !

— Des mensonges, des racontars ? Demandez donc au tenancier ce qu'il en pense.

— Patron, patron !

— Oui, mes amis, ce que ce monsieur dit est vrai.

Le reste de la conversation m'échappe, car les hommes se pressent maintenant autour du tenancier qui semble très au courant, et parle avec conviction !

Son speech terminé, tous se tournent vers moi, et crient :

— Eh bien, alors, vive la Hollande ! Vive la Belgique ! Vive notre roi !

Nous étions devenus les meilleurs amis du monde.

Il en fut de même à mon retour à Louvain. Impossible de convaincre les gens de la situation plus que critique d'Anvers.

Ils soutenaient énergiquement que la forteresse tiendrait encore longtemps et que la situation était meilleure que jamais. A la «kommandantur» les officiers étaient enchantés des dernières opérations et me certifiaient qu'Anvers ne tiendrait plus deux jours.

Ils s'efforçaient en vain d'en convaincre les gens qui, dans le couloir, attendaient leurs passeports. Je suivis les explications données par un officier qui démontrait sur une carte géographique les thèses qu'il avançait. Soudain, je surprends ces paroles :

— Finalement, nous aurions pu attaquer Anvers par le Nord, en passant tout simplement sur le territoire hollandais, tout comme nous avons fait lors de notre invasion en Belgique.

Ces mots m'effrayent, car j'avais appris que des officiers prussiens s'amusaient à soutenir et à répandre cette idée parmi la population belge ; cependant je n'avais jamais pu admettre qu'ils se laisseraient aller à des moyens aussi mesquins.

D'un petit air innocent, je lui demande :

— Où donc les Allemands ont-ils passé sur le territoire hollandais ?

— Près de Maastricht ; savez-vous où est situé Maastricht ?

Il me fait signe d'approcher et m'indique Maastricht sur la carte.

— Tiens ! lui dis-je, c'est bizarre, j'ai passé tous ces jours derniers à Maastricht et aux environs, et je n'ai rien constaté de ce que vous venez de dire !

— C'est pourtant ainsi. Mais seriez-vous, par hasard, un Hollandais ?

— Effectivement ! Je suis journaliste hollandais.

— Ah ! Excusez. C'est sans doute pour un passeport que vous venez. Je vais vous conduire auprès du commandant.

L'officier perdit tout son aplomb et, craignant mes remarques, il jugea plus prudent de m'éloigner au plus vite des personnes qui attendaient dans les couloirs.

Je demandai au commandant l'autorisation de circuler dans les trains militaires, accompagné d'une fillette hollandaise de neuf ans, que ses parents, habitant Amsterdam, m'avaient supplié de reprendre au pensionnat à Louvain.

On m'accorda sans difficulté la permission d'amener l'enfant jusqu'à Liège, et de là, à Maastricht. A la remise d'une lettre du père, les religieuses me confièrent la petite fille, qui avait déjà passé par mille angoisses. Pendant l'incendie, les religieuses étaient parties avec toutes leurs

élèves et s'étaient réfugiées dans une ferme des environs.

Depuis quelques jours, des centaines de jeunes garçons avaient fui Louvain, ce qui, du reste, se produisait dans toute la partie occupée par les Allemands en Belgique. C'étaient les classes 1914-1915 qui répondaient à l'appel.

Plusieurs d'entre eux furent pris par les Allemands et expédiés en Allemagne. Les Allemands affichèrent des proclamations disant que tout jeune homme qui tenterait de fuir serait envoyé prisonnier en Allemagne et que les parents seraient rendus responsables de leurs enfants.

A Heverlee et Louvain, les jeunes gens des deux classes devaient se présenter chaque vendredi à la kommandantur, ce qui eut pour résultat que le premier vendredi tous les garçons de ces classes avaient quitté la commune.

Depuis l'occupation de la ville, différents cas de typhus s'étaient présentés et des affiches prévenant les militaires de ne pas boire d'eau non bouillie furent collées dans toute ville, et spécialement dans la gare, à l'intention des nouveaux venus. On n'amena plus de nouveaux blessés à Louvain; on avait décidé de les évacuer directement en Allemagne. Cependant les hôpitaux étaient encore comblés.

Les premières victimes y étaient toujours en traitement et les médecins étaient continuellement à l'œuvre, afin de donner les premiers soins aux blessés qui passaient par la ville avant de partir pour l'Allemagne. Le Dr Noyons me

raconta que, le dimanche précédent, un train ramenant six cents blessés du front français était entré en gare et que les Allemands avaient prié le docteur et ses collègues de renouveler quelques pansements. L'état de ces malheureux était pitoyable.

Tous avaient des pansements qui dataient de plus de huit jours; ils étaient couchés sur de la paille, dans des fourgons à bestiaux, sans avoir pu quitter ces réduits! Cet état de choses provoqua, naturellement, une infection générale qui aggrava les plaies et les rendit épouvantables. Le Dr Noyons et ses collègues s'efforcèrent de soulager autant que possible ces malheureux, mais il va de soi qu'il était impossible de faire beaucoup dans un train qui s'arrête à peine quelques heures.

La situation à Louvain n'était, du reste, pas des plus rassurantes, les derniers jours. Continuellement, on prenait des otages, particulièrement parmi les prêtres, ce qui désorganisa complètement le service religieux. Le dimanche, c'est à grand'peine si l'on pouvait assister à la sainte messe.

Le bourgmestre Nerinx fit placer une proclamation demandant des volontaires pour le service des otages.

Comme si c'était un simple travail de bureau, on annonça que le service commencerait l'après-midi, à telle heure et finirait tel jour... à telle heure.

Inutile de dire que les amateurs furent bien rares.

Comme je l'ai dit plus haut, je devais me rendre par train militaire à Liège. Avant d'entrer en gare de Louvain, le train avait accompli un voyage remarquable.

Il avait mis trois jours pour venir de Cambrai, marchant à toute petite allure, et s'arrêtant de longues heures par égard pour les grands blessés. J'estime que ce train contenait près de deux mille blessés : il était formé d'une lugubre rame de wagons. La plupart des blessés avaient leurs pansements depuis quinze jours et seulement des pansements provisoires.

Tous venaient d'Arras. Plusieurs d'entre eux étaient restés plus de huit jours dans les tranchées situées au nord d'Arras, sans qu'un membre de la Croix-Rouge pût venir à leur secours. Ils durent reconnaître les superbes résultats de l'artillerie française, qui avait produit des dégâts épouvantables. Ils furent unanimes à dire que l'aile droite allemande manquait absolument d'artillerie. Les soldats allemands étaient fauchés dans leurs tranchées sans même être capables de répondre à ce feu meurtrier, et avec leurs fusils ils ne purent rien faire contre l'ennemi invisible. L'activité de l'artillerie française redoubla sans cesse du 1<sup>er</sup> au 4 octobre, rendant aux Allemands la situation intenable dans les tranchées ! Le 4, au soir, commença le sauve-qui-peut général. Le feu français parvint même à les poursuivre dans leur fuite, faisant encore énormément de victimes. Un grand nombre d'aéroplanes qui avaient pris part à l'action jetaient continue-

ment des bombes sur les troupes allemandes en retraite.

La débandade ne s'arrêta qu'à Cambrai où les innombrables blessés purent être transportés dans les fourgons qui devaient les ramener à Aix-la-Chapelle.

Le train que je pris pour aller à Louvain portait encore les traces d'éclats de bombes. Il nous fut absolument impossible de rester à l'intérieur des wagons : une odeur nauséabonde y avait été laissée par les blessés. Fort heureusement je trouvai une voiture à plate-forme sur laquelle ma petite amie et moi nous restâmes durant tout le trajet ; quelques soldats allemands non blessés mais ayant des maladies internes se joignirent à nous.

Le long convoi avançait d'une allure désespérante, s'arrêtant continuellement pour donner passage à des trains venant d'Allemagne et amenant de nouvelles troupes vers le front. C'étaient les dernières levées ainsi que les jeunes volontaires.

Les trains étaient garnis de branches vertes et placardés de caricatures. Le roi d'Angleterre semblait être un des sujets favoris. Sur de grands écriteaux les soldats avaient écrit ces paroles pleines d'illusions : « Nach Paris, nach England ! » En croisant notre train, ils se pressèrent tous aux portières, criant et hurlant si fort qu'ils faillirent nous crever le tympan. Quand ces bruyants jeunes gens se rapprochèrent de nous ils furent très étonnés de ne pas remarquer le

même enthousiasme ; ils ne virent que les visages pâles et fatigués d'hommes malades et découragés qui les regardaient tristement ; leurs larges sourires se changèrent aussitôt en une douloureuse grimace.

Nous arrivâmes à Landen, une petite localité entre Tirlemont et Waremme. Un arrêt de quarante minutes devait permettre aux ambulanciers de servir des réconfortants aux blessés. On amena de grandes cuves remplies de potage ; on le distribua dans des assiettes.

Ma petite compagne et moi eûmes notre part de ce festin !!! Après avoir mangé je fis les cent pas sur le quai de la gare, afin de me dégourdir un peu les jambes, lorsque mon attention fut attirée sur un attroupement qui s'était formé devant un fourgon.

Je m'empressai d'aller voir et, horreur profonde ! que vis-je ! Ah ! combien je regrettai cette curiosité, car jamais ce sinistre tableau ne s'effacera de ma mémoire ! Parmi quelques blessés français se trouvaient couchés, sur un peu de paille, trois malheureux soldats anglais horriblement mutilés et qui, depuis cinq jours, n'avaient rien eu à manger. Ils avaient l'air exténués, presque mourants. Je pris quelques informations à leur sujet, et j'appris que ces pauvres gens étaient couchés ainsi depuis cinq longs jours, sans qu'une goutte d'eau leur eût été accordée. Devant le fourgon ouvert se trouvaient deux à trois cents Prussiens ; quelques-uns étaient légèrement blessés ; d'autres, appartenant à la garnison de

Landen, étaient chargés de la distribution de la soupe.

Et ces trois cents brutes injuriaient et insultaient, de la façon la plus ignoble, ces trois malheureux Anglais qui restaient là, sans défense, sans nourriture, sans secours, étendus, blessés, sur un peu de paille sale dans un fourgon à bestiaux.

Les barbares s'amusaient à leur montrer la soupe et criaient de leurs voix rauques :

— Vous désirez manger ? sales cochons ! sales cochons ! Tuez-les, tuez ces cochons.

Tout en les maltraitant de la sorte, ils braquaient leurs fusils sur ces malheureuses créatures impuissantes, affamées, et qui perdaient le sang en abondance. Les ignobles brutes mirent le comble à leur joie, en crachant au visage de leur ennemi désarmé. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des monstres car l'écume bavait sur leurs lèvres répugnantes, et leurs yeux hagards flamboyaient de rage inhumaine.

Mon cœur se brisa en remarquant le contraste entre le Prussien et l'Anglais dont l'œil presque éteint, voilé déjà de l'ombre de la mort, regardait encore son bourreau droit en face. De temps à autre, l'Anglais détournait le regard pour aspirer l'odeur réconfortante du potage, placé à côté de lui et dont il ne recevrait rien. Ses compatriotes plus affaiblis encore restaient immobiles, n'ayant plus la force de lever les paupières. A bout de forces, l'Anglais se laissa retomber sur son grabat et ferma les yeux.

Pendant ce temps les Prussiens persévéraient dans leurs basses réjouissances, crachant toujours sur leurs victimes qu'ils accablaient sans cesse de leur vil langage.

Les moins grossiers riaient joyeusement de la conduite honteuse de leurs camarades et de la défaite de leur ennemi. Je restai là, muet, atterré, la gorge serrée, impuissant à prononcer une syllabe. Surmontant mon émotion, je m'approchai d'un sous-officier et lui dis :

— Ce qui se passe ici est cruel et affreux, ce sont des hommes tout comme vous, des hommes qui ont dû faire leur devoir tout comme vous.

Je ne pus prononcer une syllabe de plus, ma voix s'étouffa dans ma gorge. Voici la réponse que je reçus :

— Quoi, leur devoir ! Non, ces cochons sont payés, payés pour leur sale besogne, les cochons !

Je ne répondis plus, étant par trop écœuré. Hébété, je regardai encore ce spectacle bestial, me lamentant sur mon impuissance, regrettant de ne pas être un colosse qui, d'une main puissante, pourrait dompter l'agresseur et rafraîchir les lèvres desséchées par la fièvre de ces malheureux.

Ce qui, de tout ce drame, me frappa le plus, c'est que, parmi les deux ou trois cents soldats se tenant devant le fourgon, il ne se trouvait pas un seul homme qui prit la défense de ces malheureux. Non, pas un !

Quand plus tard je communiquai ce fait au *Tijd*, j'avais parfaitement conscience de la gra-

vité de ma déposition, mais je suis prêt à jurer sous serment que pas un point de cette accusation n'est faux, ni même exagéré.

Je ne craignais donc pas une enquête possible ; au contraire, j'y invitai les Allemands en insérant cette phrase dans mon rapport.

*Si parfois l'autorité allemande désire établir une enquête impartiale, je joins encore ces détails : Cette scène se passa à Landen, le vendredi 9 octobre, dans le train de la Croix-Rouge venant de Bruxelles, environ vers midi, au moment où la nourriture fut distribuée aux blessés.*

En effet, l'autorité allemande établit une enquête dont je reparlerai dans le chapitre suivant.

Mes lecteurs comprendront aisément que ce fait m'impressionna fortement et m'indigna même plus que toutes les horreurs auxquelles j'avais assisté depuis le début de la guerre ; j'en fis plus de cas que des dangers auxquels j'étais moi-même exposé. Lorsque le train s'était remis en marche et que les soldats reprirent la conversation, il me fut impossible de leur répondre. Je me plongeai dans mes réflexions.

Avant d'avoir assisté à cet incident de Landen, les Allemands m'avaient déjà raconté qu'ils achevaient les blessés anglais. D'autres prétendaient que, dans leur compagnie, cela ne se faisait pas, mais l'un d'eux soutenait que, seulement dans sa compagnie, on en avait achevé vingt-six.

Je ne pouvais les croire et je supposais qu'ils étaient réellement moins mauvais qu'ils ne s'en donnaient l'air.

Mais, après cet incident...

Une heure avant d'arriver à Liège se produisit une collision, d'ailleurs sans gravité, mais qui causa une fuite à la chaudière. Cela nous bloqua pendant une heure ou deux, et vers le soir seulement nous arrivâmes à Liège. Inutile d'espérer arriver à Maastricht ce même jour ! Je conduis la petite fille au couvent des sœurs de la Miséricorde où ma cousine est religieuse, puis je me mets en devoir de trouver moi-même un abri. Un journal allemand que j'achète dans un kiosque, annonce en grandes lettres la chute imminente de la forteresse d'Anvers.

Peu après, un bulletin annonce la nouvelle fatale. Les Liégeois sont perplexes et ne veulent pas croire la nouvelle.

Pour moi, je ne fus pas surpris, mais cela me fit réellement de la peine. Ayant continuellement circulé parmi les troupes allemandes, j'avais d'autant mieux appris à connaître leurs méthodes. Je me sentais attiré de plus en plus vers la malheureuse population belge, si durement opprimée.

C'est pourquoi il me fut si pénible d'apprendre la chute d'Anvers, le dernier fort national sur lequel toute la population belge avait concentré son suprême espoir.

Cependant je n'étais pas encore découragé. Le droit triomphera finalement ; un jour viendra

où le peuple belge rejettera le joug despotique de l'envahisseur, retrouvera sa paisible prospérité et reconstruira, sous la sage direction de son roi, ce que des barbares ont anéanti. Le lendemain, après une pénible étape de Herstal à Eysden, nous parvînmes enfin sur le territoire hollandais où un train devait nous amener à Maastricht.

Ici le père vint reprendre la fillette, pour la ramener à Amsterdam auprès de sa maman dont elle m'avait parlé avec tant d'éloges.

J'appris également ce qu'il était advenu du village de Lanaeken. J'avais vu les préparatifs de l'armée allemande à Tongres, où elle avait décidé de reprendre l'offensive contre la petite armée belge qui se trouvait encore au nord-ouest du pays. Lanaeken avait été bombardé et naturellement beaucoup de victimes innocentes étaient tombées.

Afin de témoigner leur admiration pour ces héros qui, courageusement, résistaient encore, les Allemands — toujours préoccupés de l'honneur militaire — se livrèrent à leurs habituels massacres !

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6<sup>e</sup>)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. . . . . 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. . . . . 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. . . . . 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges**. Récits des témoins, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré . . . . . 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. . . . . 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. . . . . 1 50
- Blessé, Captif, Délivré**. Mémoires de guerre, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M<sup>me</sup> Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré . . . . . 2 50
- Reliques sacrées**. Lettres ouvertes sur des tombes, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. . . . . 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché . . . . . 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. . . . . 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

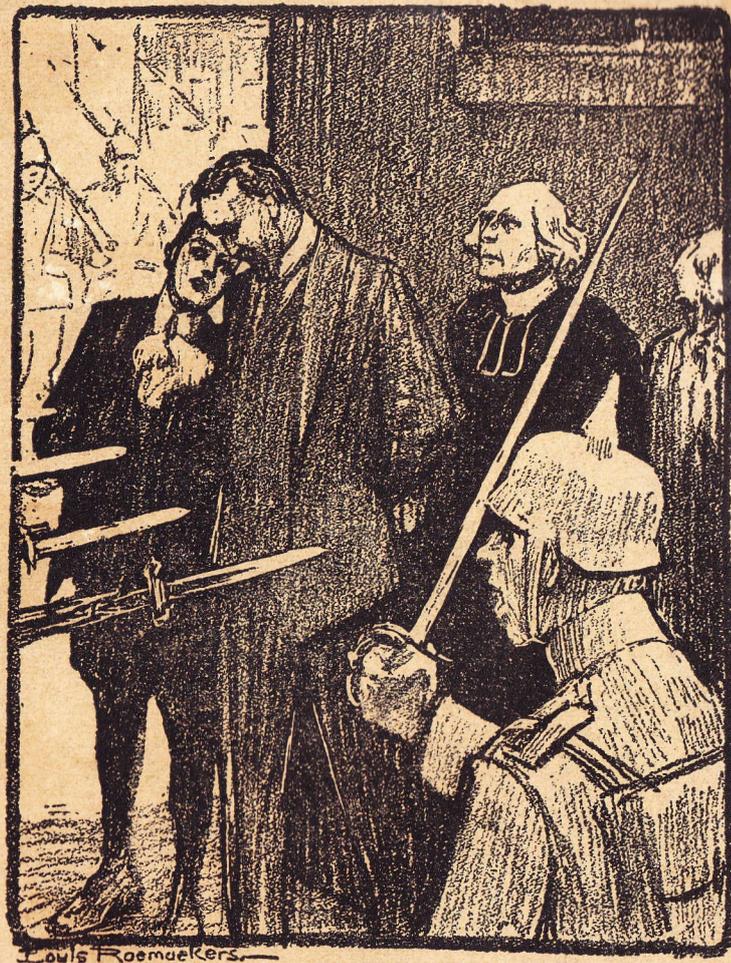
Témoignage  
d'un  
Neutre



BLOUD  
et  
GAY

PARIS  
BARCELON

# L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE  
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,  
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

---

L'invasion  
de la  
**BELGIQUE**

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

---

Ouvrage traduit du hollandais

---

**BLOUD & GAY**

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

# TABLE DES MATIÈRES

---

Préface . . . . .	5
I. A Liège et dans les environs. . . . .	7
II. La destruction de Visé. . . . .	69
III. Francs-tireurs . . . . .	85
IV. Chez les Flamands. . . . .	95
V. Liège après l'occupation. . . . .	111
VI. La destruction de Louvain. . . . .	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur . . . . .	155
VIII. De Maastricht à la frontière française ; la destruction de Dinant. . . . .	165
IX. Sur les champs de bataille. . . . .	181
X. Autour de Bilsen. . . . .	189
XI. Le siège d'Anvers. . . . .	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais. . . . .	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser. . . . .	257

---